

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Sylvain BRIOLLET

Petit mystère pour une âme affligée

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1926, tome 25, p. 99-106

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Petit mystère pour une âme affligée

Tout notre grand vouloir de rester simples, chastes,
Comme il tremble, Seigneur, et cède au moindre vent.
André LAFON.

Long silence. L'aube qui se lève peu à peu éclaire un verger recueilli. Entre les pommiers tordus et les cerisiers blancs, l'étoffe bigarrée des prairies jusqu'à l'horizon qu'une lueur grandissante illumine. A gauche, sous les tilleuls où chante une fontaine, la Maison repose, à genoux sous son toit de feuilles. Le tronc du plus bel arbre supporte une niche d'écorce qu'habite la statue de Notre-Dame. A droite, derrière la haie d'églantines, un sentier champêtre. Sur la plus haute branche, un étourneau trille. Nouveau silence.

L'étourneau.

C'est dommage, l'air du matin m'éprouve ; la note tremble, se casse au lieu de fuser comme un jet.

La mésange bleue, sortant du nid.

Monsieur, gardez vos réflexions, vous dérangez tous les oiseaux du voisinage.

L'étourneau.

Chacun son étage, Madame, vous régniez au premier avec les balcons, je loge sur les toits. Plaignez-vous au propriétaire.

Il sautille de rameau en rameau et s'installe, modeste, à côté de la mésange bleue.

L'étourneau, s'inclinant.

Je vous faisais aubade.

La mésange bleue, pincée.

Merci, vous savez que je m'interdis toute musique depuis...

L'étourneau, visiblement ému.

Ah ! depuis ce deuil cruel ! Quelle épreuve ! toujours inconsolable et si jeune...

La mésange bleue, sanglotant.

Mon pauvre mari... Le froid... la neige... le vent mauvais, que sais-je. Il gisait sur le dos, les plumes hérissées, l'œil morne. Il dort sous un pied de fougère, à la lisière du bois,

entre deux sapins. Vous connaissez l'endroit : un carré de pervenches tenaces ; la tombe toujours fraîche demande peu d'entretien.

L'étourneau.

Le temps passe. Voici la douceur d'avril.

La mésange bleue.

Eh ! oui. Cette capeline bleue remplacera les voiles de crêpe et j'aurai pour la saison des ailes discrètes à reflets argentés.

Des voisins apparaissent, prêtant l'oreille. Tout l'arbre frémit.

Le vieux tilleul.

Comme une lyre immense
Aux mains des Muses d'or, sous le ciel se balance,
Ardente et suivant le regard
Tendu vers l'ineffable aurore,
Ou vers le sol pressée, au moment du départ,
Dessus la paix des champs sonores,
Le vieux tilleul s'éveille encore,
En ses rameaux pleins d'ombre et de voix et de bruits,
Que la clarté rayonne ou que tombe la nuit,
La brise chante, pleure, sanglote
Du printemps à l'hiver,
Et dans l'azur, comme un drapeau divers
Se prête au vent, revient, miroite et flotte,
Le tilleul embaumé jette ses rubans verts.
Il domine le monde, il s'arroge l'espace.
Et tous ses doigts vermeils
Capturent le soleil
Qui passe.

L'étourneau, à voix basse.

La solitude en vos appartements, vous pèsera...

La mésange bleue, indifférente.

J'inviterai des amies !

L'étourneau.

Holà ! Quel sort ! Notre vie d'oiseau est si courte.

Une lampe à la fenêtre s'allume ; le rideau s'écarte et retombe.

La fontaine.

Chut ! chut ! la serrure a crié et sur ses gonds la porte grince.

Silence. Une femme traverse d'abord le petit jardin, se retourne, persévère en sa marche.

La mère, d'une voix intérieure et profonde.

A cette heure matinale, tous dorment, ceux qui sont là. (Elle lève les yeux vers la colline). Le village aussi sommeille. Je suis seule à fouler l'herbe haute. Ce n'est point sourire que je veux, ni cueillir un bouquet. Ils dorment tous dans la paix, eux.

Elle pleure doucement et s'assied sur le banc qui est au pied du vieux tilleul.

L'étourneau.

Nous sommes bien sous cette large feuille. Continuons, je vous prie, cet agréable colloque, durant la journée...

La mésange bleue.

Songez, Monsieur, que mes parents logent dans le pommier d'en-face et que mon beau-père se plaint de ma coquetterie. Ne criez pas si fort, vous amutez le quartier.

La mère, attendrie.

Des oiseaux insoucians ! Ils ne portent pas ce lourd souci des mères. Ils pondent, ils couvent et les petits s'en vont, oubliés, inconnus. Mes petits ! Je ne me plains pas. Le vent les a semés aux quatre coins du monde. Je me suis donnée à eux, comme on nourrit un pauvre qu'on ne reverra plus. Je n'ai pas placé sur eux les espérances charnelles de celui qui met en banque l'or productif et vil. Je me suis épuisée, comme la plante qui meurt à produire son fruit et ne regrette rien, parce qu'elle a fait le seul requis, le seul nécessaire.

La fontaine.

Mon eau dans son bassin de mousse

Douce.

Reflète les jours blonds et roses

Moroses.

Mon chant n'a que deux notes grêles ;

Des ailes

Egratignent mon bleu miroir,

Le soir.

Et mon âme, au soleil, légère,

Etrangère

A la robe d'azur s'envole,

Frivole !

La mère.

Mes enfants dispersés, comme les eaux de cette fontaine parmi le cresson, la menthe et le thym ; et je vais, de ci, de là, sans vie, sans joie, mon cœur étant loin d'ici, coupé en quatre et total pourtant au quatre coins du monde.

Dans les branches, des bruits d'ailes, des cris, des coups de bec. Les oiseaux ont surpris l'étourneau et la mésange bleue qui prennent leur vol, se poursuivent et disparaissent.

Notre-Dame se penche et regarde la mère.

Dans la cage d'osier,

Saint Joseph apportait les colombes,

Et d'un bras, — afin que je ne tombe

Etayait le rosier !

La mère surprise.

Qui parle ainsi ? d'où vient cette voix, qui me trouble et m'enchanter ?

Notre-Dame.

Connaissez-vous le glaive,

Dans mon cœur les sept pointes de fer

Qu'un vieillard enfonçait ? J'ai souffert

En cette gloire brève.

La mère se retourne lentement, puis s'agenouille ; elle n'aperçoit rien, mais la voix résonne en son âme.

La mère.

Quoi ! c'est vous, douloureuse, qui daignant me répondre apaisez mon tourment ?

Notre-Dame.

Rouge de tout le sang

Que mon fils a versé sur le monde,

Je pleurais, sous des charges immondes,

Comme un adolescent.

Pauvre âme, parlez, quelle épreuve nouvelle vous presse, plus âpre que la mienne, sous l'arbre de la croix ?

La mère.

Soulevez le rideau tendu sur mes jours, dont l'un ressemble à l'autre dans l'uniformité de la même souffrance. Est-ce vivre d'amour que d'en souffrir à la mort ? Voyez mon printemps, s'il fut beau ! Attachée au logis par l'implacable famine, je ne savais plus la robe des saisons, ni la couleur du ciel.

Notre-Dame.

Les enfants égayaient votre chambre. Ils étaient beaux.

La mère.

Entre deux besognes, ces fruits tombaient, d'année en année. — Un temps. — Et maintenant que mon amour plus fort subsiste, je reste seule.

Notre-Dame, simplement.

Nous étions sans toit ni manteau Ils riaient, les nouveaux Prodiges!
A l'heure où l'enfant devait naître; Sous les verges de saule blond,
Les gens ne surent le connaître, J'ai vu, les genoux au menton,
Tout faible et nu dans son berceau. Mon Jésus pleurer de fatigue.

Voyez si le triste cortège Pour Sa tête portait un fagot,
Annonce au grand-prêtre le Roi les péchés commis sans [nombre
Que David, en un ciel étroit, Au grand soleil, au creux
Connut devant l'arche de neige. [de l'ombre,
Et sa bouche ne disait mot.

Lorsque Jésus durant trois jours
Enseigna sa doctrine au temple, Oh ! le seul baiser sur la voie !
Sous l'œil des Juifs aux gestes Parmi les princes, les docteurs,
[amples. Les chefs, les soldats conducteurs,
Je perdis mon fragile Amour. Mon Dieu lié, comme une proie !

Percés, le cœur, les pieds, les mains;
Dans vos bras de mère il repose,
Car les blessures sont des roses,
Douce, jusqu'au bout du chemin.

La mère.

Comme votre voix plus grave me rassure, me conforte
et d'un seul coup me soulève.

Notre-Dame.

J'offrais sans cesse mon fils aux rigueurs du Père et je
piais pour les hommes.

La mère.

Me voici toute prête à reprendre la vie
Qui fut depuis longtemps celle de chaque jour :
Gagner son pain rugueux et suivre sans détour
L'ordinaire chemin par vous tracé, Marie !

Souffrir et se taire parfois ; puis, savoir
Que la tâche est possible à qui veut être sage.
La bonne odeur ! Les humbles travaux du ménage !
Et dans l'ombre, le cri de nos tristes espoirs !

Oh ! que l'âme déçue doit garder sa retraite,
— Comme l'abeille rude au seuil de ses rayons,
Afin que tout le miel des lentes oraisons
Demeure, embaume plus qu'un champ de violettes.

Mes yeux s'ouvrent encore aux portes de l'été.
Je serai flamme vive et devant vous le cierge
Qui s'épuise d'amour, silencieux et vierge,
Du soir à l'aube immense de l'éternité.

Notre-Dame.

Pauvre femme, c'est bien. Découvre ton visage à ce
matin béni et tends les bras vers l'Orient. La clarté monte,
lève les yeux. La paix n'habite point les âmes vagabondes,
coupe les amarres qui te retiennent au sol et t'avance à
ma suite, comme un navire en marche vers la lumière.

La mère.

Oui, les hommes séduisent, mais vous êtes seule conseil-
lère prudente.

Notre-Dame.

Allez, et pour l'amour de moi, reprenez avec amour ce
devoir familial et dur, sans vous plaindre désormais, à
droite, à gauche, de ce morceau de croix qui vous est échu.

*Notre-Dame se tait ; la mère reprend le chemin de la Maison.
La porte se ferme, comme l'âme s'est close aux hypocrites
compassions du monde. Silence. — Toutes les choses, atten-
tives au dialogue, reprennent vie, peu à peu.*

L'étourneau, revenu.

Chère amie, cette course dans les airs fut étourdissante.

La mésange bleue, revêche.

Et coûteuse. La fraîcheur humide a terni mes ailes, je
n'ai plus rien à me mettre !

L'étourneau.

Hélas ! nous vivrons simplement.

La mésange bleue, indignée, malgré la douceur d'avril.
Oh ! oh ! je n'entends pas...

*Le soleil, d'un bond, franchit la colline : il pleut des flammes.
Les abeilles quittent la ruche, tissent des réseaux d'or dans les
branches ; les moucherons organisent les danses, le verger sou-
pire et mille voix puissantes s'écrient :*

Gloire à Dieu :

Le laboureur, qui examine ses champs.
Le fumier produit son effet, Jean-Pierre, notre luzerne
pousse drue.

Jean-Pierre.

On a sué à deux sur le blé : juste récompense.

Les Voix.

Il féconde la terre :
Voilà tout le mystère
A vos yeux.

Le père.

Tu vois mes bras tordus et noirs, ça donne la graine et
le pain.

Les Voix.

La semence
Tombe et meurt au sillon
Sans le fluide rayon
Qu'il dispense.

Jean-Pierre.

Notre effort courbé éventre le sol qui obéit et rend du
cent pour un. Ces cultures alternées sont à nous ; je les
parcours en maître avec toi, notre œil les embrasse avec
autorité. (Le vent passe) Plus tard... la mort...

Le père.

On finit par là... tant pis... !

Les Voix, débordantes d'amour.

Mais c'est Lui	Tout l'été,
Qui met en chaque plante	Notre germe de boue,
Un peu de sève lente	Sans fin ni cesse loue :
Pour le fruit.	Ecoutez !

Il domine
Et soutient l'univers :
Rendez gloire épi vert
Sauge fine.

Triste joie !
Vous seuls oubliez Dieu
En vos prés radieux
Qu'il déploie.

Et la mort,
Décevante, soudaine
A la Mort nous emmène
Sans remords.

*Le jour éclatant triomphe et la douceur du ciel enveloppe
tous les êtres, tandis que la mère qu'on voit aux fenêtres ouver-
tes sourit dans son âme.*

Sylvain BRIOLLET.